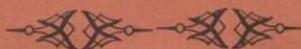


PUBLICATIONS H. TURABIAN

L'ARMÉNIE
ET
LE PEUPLE ARMÉNIEN



PRIX 5 FRANCS

Imprimerie H. Turabian
227, Boulevard Raspail, Paris.

AVANT - PROPOS

Au moment historique où nous vivons et où le sort de tous les petits peuples va être décidé pour plusieurs siècles, la publication d'une série de brochures, sous le titre L'ARMENIE ET LE PEUPLE ARMENIEN nous paraît indispensable.

Ces brochures seront de brèves études sur l'Arménie au point de vue historique, artistique et économique, et auront pour but d'éclairer l'opinion publique en France qui de près ou de loin s'intéresse au sort du peuple arménien — ARYEN ET CHRETIEN — qui, malgré toutes les oppressions et toutes les persécutions depuis plusieurs siècles, a gardé intacte sa vitalité et reste le champion indomptable de la Civilisation occidentale en Proche Orient.

Nous remercions nos Compatriotes, MM. S. Deukmédjian et A. Athanassian, qui nous ont prêté leur concours et ont facilité notre tâche.

Paris, 1er mai 1941.

L'ARMÉNIE HISTORIQUE

Les Arméniens sont d'origine indo-européenne. C'est là une vérité généralement reconnue aujourd'hui. Il est également admis qu'à une date des plus reculées les Arméniens ont quitté leur pays d'origine presque en même temps que les Grecs. Les deux peuples se sont séparés les uns des autres dans les plaines de Thrace et autres régions de la Péninsule Balcanique. Ces derniers ont continué leur chemin jusqu'en Grèce où ils s'établirent définitivement; quant aux Arméniens, retraversant l'un des deux détroits, les Dardanelles ou le Bosphore, ils rentrèrent en Asie.

(Voir « *Armenische Grammatik* » et « *Armenische Studien* » de Hübschman; « *Histoire des Anciens Arméniens* » de M. Dolens et A. Khatch; « *Einleitung* » de Kretschmer; « *Esquisse d'une Grammaire comparée de l'Arménien classique* » de Meillet, Vienne 1903; « *Alte geograph. Stud.* » de H. Kiepert; « *Ararat und Masis* » de Murat.

Les Arméniens ont longtemps vécu avec les Phrygiens en Asie Antérieure, à l'ouest de l'Halys, dans les vallées de Sangarius et en Phrygie. Puis, abandonnant les vallées de l'Halys en Cappadoce, ils atteignirent l'Euphrate et se répandirent sur tout le Plateau Arménien.

Voici maintenant les données que nous fournissent les inscriptions déchiffrées et les ouvrages publiés. Elles déterminent les frontières de l'Arménie historique.

Dans une inscription de Ménuas trouvée sur les confins de Cappadoce, Lehmann Haupt relève les noms *Urmeni*, *Armeni*. Il en conclut qu'aux IX et VIII siècles même av. J. C., les Arméniens se trouvaient à l'ouest de l'Euphrate, dans la région de Malatia (Mélitène), en Cappadoce. Hérodote écrit (I. II 49, 52) que les Arméniens habitaient entre Madiène et Cilicie et que l'Arménie s'étendait de l'Euphrate vers l'est à 56 et demi parasanges. Le nom des Arméniens est, également mentionné dans l'inscription de Behistoun de Darius. Les Arméniens formaient le 13^{me} cercle de Darius avec les Pactiens et les autres peuples du voisinage, jusqu'à Pontus. Hérodote écrit également (I. I. 32) que l'Halys prend sa source dans les montagnes de l'Arménie.

Il ressort de ces observations qu'au temps de Darius (522—486 av. J. Ch.) et d'Hérodote (484-425 av. J. Ch.) les frontières de l'Arménie étaient formées à l'ouest par le territoire de Mélitène; au sud, par les montagnes de Taurus Arménien; au nord, par la Petite Arménie, au cours supérieur de l'Halys.

Plusieurs siècles avant J.-Ch., une population Arménienne vivait dans la Petite Arménie. On peut démontrer ceci par nombre de preuves, entre autres par celle que Strabon (C. 528) témoignant qu'au II^{me} siècle toujours av. J.-Ch., les princes arméniens Zariatris (Zareh) et Artaxias (Ardachess)

avaient sous leur domination le district de Yékeghik (aujourd'hui Yerzinga, Erzindjan) entre l'Antitaurus et l'Euphrate (Strabon C. 527) ; ils régnaient aussi sur la Petite Arménie (C. 555) et les territoires de l'Antitaurus (C. 528).

Ainsi donc, dès les IX et VIII siècles, les Arméniens s'étaient établis sur la région occidentale du Plateau Arménien, jusqu'au centre de l'Anatolie. Ils poursuivaient ensuite leur pénétration pacifique vers l'est et le nord-est, des vallées de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Araxe et de Kour.

Hérodote témoigne qu'au V^e siècle av. J.-Ch., les Arméniens sont arrivés jusqu'aux environs du lac de Van et les bassins moyen et supérieur de l'Araxe (Hübschmann : *Die Altarmenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904).

Xénophon raconte (Anabasis, 4, 3, 1) que vers 401 av. J.-Ch., les Arméniens s'étaient définitivement établis au centre même du Plateau Arménien et que la rivière *Kentritès* (aujourd'hui : Bohtan-Sou), un des affluents du Tigre qui coule dans la région méridionale du lac de Van, formait la frontière sud de l'Arménie. Il ajoute que du côté nord, la domination des satrapes d'Arménie : *Tiribastos* et *Orontas* s'étendait jusqu'aux vallées du Djorokh et de l'Araxe.

Les assertions de *Strabon* (C. 528) confirment qu'au deuxième siècle av. J.-Ch., les Arméniens s'étaient répandus dans toutes les directions et établis au *Karabagh*, dans l'Atropatène (Azerbaïdjan) jusqu'aux vallées de *Kour*, en un mot dans toutes les parties du Plateau Arménien.

Dès lors, les frontières de l'Arménie subissent des changements : tantôt, elles s'étendent (sous le règne de Tigrane), tantôt, elles se rétrécissent. Le pays jouit d'une unité administrative quelquefois et se subdivise parfois. Darius avait partagé le Plateau Arménien en deux satrapies, les 13^e et 18^e (Hérodote III. 93-94). Ce partage ne va pas sans jouer un grand rôle dans la destinée de l'Arménie. Il arrive un moment où ces subdivisions augmentent. Mais la répartition qui, plus que toutes les autres, occupe les historiens de l'antiquité, est celle qui divisait le pays en trois régions dénommées par les anciens : *Grande Arménie*, *Sophène* et *Petite Arménie*.

LA PETITE ARMÉNIE ET SOPHÈNE

La *Petite Arménie* est considérée comme le pays primitif des Arméniens. Les frontières de ce pays n'ont pas été toujours les mêmes. Les historiens de l'antiquité confirment que la Petite Arménie était située au nord-ouest et à l'ouest de l'Euphrate ayant presque comme frontière le cours de ce fleuve. D'après *Strabon*, la *Petite Arménie* renfermait aussi la ville de *Nicopolis*. Avant *Mithridate* les princes de la Petite Arménie avaient étendu leur domination jusqu'à la mer Noire : les ports de *Trabézus* (Trébizonde) et de *Pharnacie* (*Strabon* XII. 28, 29).

D'après les autres géographes et historiens, la *Petite Arménie* était ainsi limitée : la ligne de frontière partait de la source du *Djorokh*, longeait les monts *Pariatris* ou *Barkhar*, se dirigeait vers l'ouest, jusqu'à la rivière *Thermodon* (Termé), puis vers *Amassia* et, de là, vers le cours moyen de l'*Halys* qu'elle côtoyait jusqu'au nord-est de *Césarée* ; elle continuait alors vers l'est pour rejoindre l'Euphrate près d'Arabkir. Il résulte de ce qui précède que les villes de *Sébastia* (Sivas), de *Zileh* (Zéla), de *Mazacca*

et de *Comana*, etc., étaient comprises dans la Petite Arménie.

Sophène avait l'Euphrate comme frontière occidentale. *Tsopk* ou *Sophène* est un nom que l'on remarque dans les vieilles inscriptions sous les dénominations *Suapin*, *Su-u-pa-ni* (D. H. Müller, *Deutschschriften der Akademie der Wissenschaften*, Vienne 1888, tom. 36,2 abt. p. 14; Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 14, Vienne).

Strabon la désigne (p. 521, 528 et 535) comme territoire de *Zariatris*; il en trace même les limites d'une manière assez précise : à l'ouest, l'Euphrate et les confins de *Mélitène*; au sud, les montagnes *Masius*, au nord de Nisibine; au nord, l'Antitaurus (le Taurus Arménien).

D'après les historiens qui suivirent *Strabon*, la *Sophène* s'étendait plus au nord, au delà d'*Aratsani* (Arzanène ou Mourad-Sou). Dans leurs ouvrages, il est également question d'une autre *Sophène*. Selon eux enfin, les contrées de *Zariatris* (*Zareh*) avaient une dénomination commune : celle de *Sophène*. En effet, d'après *Strabon* (528 idem), *Akilisène*, *Odomentis*, etc., faisaient partie du pays de *Zareh*. La première s'étendait jusqu'à l'ouest de l'Euphrate occidentale (*Frat-Sou*), le territoire de *Zareh* se trouvait donc entre l'Euphrate, le *Frat-Sou* et les monts *Masius*.

C'était ce pays de *Zariatris* que *Tigrane II* annexait à la Grande Arménie (*Armenia Magna*), en l'an 94 av. J.-Ch. et c'est aussi 24 ans après que *Mithridate Eupator* unit au royaume de *Pontus* la *Petite Arménie* (*Ptolem*, V 7, 1; *Pline*, 9, 23; *Strabon* XII, C. 483, traduit. *Amédée Tardieu*, Paris 1873). La population de ce pays aida sérieusement *Mithridate* dans ses entreprises ultérieures. En effet, grâce à l'entremise du roi *Ariarath*, il obtint 10.000 cavaliers et un grand nombre de troupes qui se célébrèrent dans toutes les batailles (Dolens : *Histoire des Anciens Arméniens*).

Après ses victoires sur *Mithridate* et *Tigrane*, *Pompée* sépara la Petite Arménie du royaume du Pont et en fit un état autonome sous la protection de Rome. Il y nomma comme chef du gouvernement *Diodarus*, roi de Galatie (*Eutrop*. 4, 14).

Sous le règne de l'empereur *Vespasien*, la *Petite Arménie* fut rattachée à la province de Cappadoce. A l'époque de *Dioclétien* (284-305), elle devint une province particulière avec *Mélitène* comme capitale (*Güterbock*, *Romisch. Armen.* S. 5, 23). Entre 378 et 386, c'est-à-dire, sous le règne de *Théodose le Grand*, la Petite Arménie fut divisée en deux parties : la *Première Arménie* avec *Sébastia* (*Sivas*) et *Satagh* (*Satala*) et la *Deuxième Arménie* avec *Mélitène* (*Güterbock*, idem).

Le fait que *St. Basile* lors de son voyage dans ce pays en 379 cherchait, pour diriger les circonscriptions épiscopales, des gens connaissant la langue arménienne prouve que les Arméniens étaient fort nombreux en Petite Arménie et qu'ils y constituaient même la majorité (*Migne* : *Patrolog.* 32, 502).

A l'époque de *Théodose le Grand*, l'*Arménie* fut divisée en deux zones : l'une se trouva sous l'influence de Rome et l'autre sous celle de la Perse (*Marquart*, *Eransahr*, p. 114; *Hübschmann*, *Ortsnamen* S. 34; *Dr H. J. Asdourian*, *Arménie et Rome*, Venise 1912 p. 318; *Güterbock*, *Rom.-Armen.* p. 12-20).

Outre la Petite Arménie, la première comprenait les provinces de *Yékeghiatz* : *Akilisène Dertchan* (*Derxène*), *Khortzian* (*Chorsène*), *Karin* (*Karinitis=Erzérout*), *Tsopk* (*Sophène*) *Inkegh-Doun* (*Ingilène*), etc.

Avec la mort du roi *Archak*, en 390, l'Arménie romaine cessa d'être un royaume et devint une contrée qui eut pour gouverneur le prince *Comes Armenia* (Güterbock, id. p. 21, 22, 26); quant à la seconde, c'est-à-dire celle placée sous l'influence de la Perse, elle continua quelque temps encore à avoir son roi.

Après l'avènement de Justinien, la zone romaine subit un changement. En l'an 514, l'empereur désigna pour elle un général, « *Magister militum per Armeniam et Pontum Polemoniacum et gentes* », et lui confia l'administration des 1^e et 2^e Arménies, de *Pontus Polemonien*, de la *Haute Arménie* (Karin) et de *Gentes*. Cette dernière correspondait à l'ensemble de la *Sophène*, d'*Anzit*, de *Hachtiank*, etc.

En 535, l'empereur répartit les territoires arméniens en quatre provinces :

1. La *Première Arménie* avec *Léondoupolis* ou *Justinienopolis* et comme capitale *Théodosopolis* (=Karin=Erzérourm), *Sadala*, *Nicopolis*, *Colonia*, *Treipizounde* et *Cérasus* (Kérassunde) comme villes principales;

2. La *Deuxième Arménie*, capitale *Sébastia* (Sivas); villes principales : *Comana*, *Zéla* et *Bersisa*;

3. La *Troisième Arménie*, capitale *Mélitiné* (Mélitène); V. princ. : *Arca*, *Arabisus*, *Ariarathée*, *Comana II* et *Cocison*;

4. La *Quatrième Arménie* comprenait les six provinces arméniennes : *Grande Sophène*, *Petite Sophène*, *Angeghdoun*, *Antzit*, *Hachtiank* et *Balahovit* (Hübschmann, *Ortsn.* 38, 39, 42).

Dès lors on ne remarque plus aucun changement considérable, jusqu'au règne de l'empereur arménien *Maurice* qui en 591 accorde son assistance à *Chosrov* roi des Perses, lequel consent, à titre de compensation, à l'élargissement des frontières de l'Arménie. Dès lors, la ligne de démarcation entre les territoires grecs et persans est la suivante : *Nisibine* — *Bohtan Sou* — *Mont Intsakiars*, sud-ouest du lac de *Van* — *Macou* — *Hatsioun* — *rivière Arad* — *village de Garni* — *cours supérieur du Hirazdan* — *Tiflis*. (Hübs. *ibid.* 43; Sépéos, 45). Maurice, avec les contrées récemment annexées, fit une nouvelle division : au lieu de l'ancienne Quatrième Arménie, il en forma deux *IVmes Arménies*, l'une avec la capitale *Martyropolis* (Moufarghin), et l'autre, *Quatrième Arménie* ou *Justiniana*, avec la capitale *Datima* (Gelzer, id. 24).

La grande partie de cette dernière, fut, au VII^e siècle, occupée par les Arabes. Les parties qui restaient du Plateau Arménien étaient désignées sous les noms de *Grande Arménie* (*Armenia Magna*), *Arménie Intérieure* (*Armenia Interior*) et *Arménie Profonde* (*Armenia Profunda*). A l'époque de l'empereur Héraclius (VIII^e s.), la partie arménienne de l'Arménie byzantine a reçu une nouvelle dénomination : *Thème Arménien* (Const. Porphyrog. *De Thème.* 17, 19, 3). Celui-ci comprenait le Pontus, la I^{re}, la II^e et la IV^e Arménies du nord), la I^{re} Cappadoce. Le chef était un général, de premier ordre, avec le titre de *Patrice* (Gelzer id. 14).

Au VIII^e siècle (793-59), sous le règne de l'empereur Constantin, le Thème Arménien se révolta contre le monarque lascif et immoral ; mais il fut vaincu par la trahison des armées alliées. Puis il subit un nouveau changement : *Karsianon* et *Chaldia* devinrent des provinces.

Ensuite commence pour Byzance une période de recul : le Bas-Empire devient l'objet des assauts arabes et est foulé par les Turcs Seljoucides.

Il est évident que ce sont les provinces arméniennes qui furent perdues les premières.

L'un des événements les plus importants qui se déroulèrent du X^{me} ou XI^{me} siècle est l'émigration de *Sénékerim Artsrouni* vers la Petite Arménie (Artsrouni, 346; *Annal.* de Sembat, Paris 1459 p. 45-46).

Au cours des siècles suivants, la domination seldjoucide et ottomane s'étendit sur ces contrées.

LA GRANDE ARMÉNIE

Depuis les temps les plus reculés, nous pouvons admettre comme assez précises les frontières méridionales de l'Arménie. La chaîne principale du Taurus Arménien a formée le mur extérieur du massif arménien, dont nous pouvons considérer comme une enceinte extérieure les montagnes de Masius et de Cordouk. Les provinces méridionales de l'Arménie sont : *Aghtznik*, *Cordouk* ou *Cordjek* et *Persarménie* (Barskahaïk).

Nous avons vu déjà que, d'après le témoignage de Strabon, l'Arménie, du côté du sud-ouest, s'étendait jusqu'aux montagnes de Masius ; outre le Sophène, et l'Ingilène (Angeghdoun), est l'une des provinces méridionales de l'Arménie, l'*Aghtznik*, était compris dans les limites tracées par Strabon. Cette province renfermait les villes de Moufarghin, Artzn, Amit (=Diarbékir) et Seert, les districts de Salnatzor (=Bitlis) et de Sasoun. La rivière la plus importante du pays était le Kaghirth=Batman-Sou=Nimphius, qui séparait le district de Grand Sophène-Moufarghin de celui d'Artzn (Hübs. *Orts.*, 16 77). Au temps de Tigrane, le Grand Aghtznik devint une principauté vassale; *Ptiachkhoutioun*; voir Marquard, *Erans.* 178). En 297 il fut conquis par Rome et, en 363, par les Persans. En 596, il redevint romain et fit partie de la *Première Quatrième Arménie* (Hübs. *ibid.* 46, 77).

La province de *Cordjaïk*, dénommée *Corduena* par Amien, est appelée *Tamoridis* par Strabon et, par les Arméniens : *Démorik*, du nom d'une ville de cette province, située entre le Tigre, à l'ouest; *Botan Sou*, au nord, et Khapour, l'un des affluents du Tigre, au sud (Hübschmann, *id.* 203). Quant à la *Petite Aghbak*, elle se trouvait aux environs de *Djoulamerk*, à l'ouest du lac d'*Ourmia* (Hübschmann, *id.* 208).

Ainsi donc, la province de Cordjaïk comprenait le district aujourd'hui appelé *Hékiari* et faisait partie de l'Arménie pour la première fois sous le règne de Tigrane (1^{er} siècle av. J.-Ch.). Occupée en 115 ap. J.-Ch., par l'empereur Trajan, elle fut vite reprise par les Perses. En 293, le roi de ces derniers, *Narseh*, en céda une grande partie aux Romains. Elle demeure dans la suite entre les mains des Perses jusqu'à 363, date de l'apparition des Arabes.

La Barskahaïk (Persarménie) était la province sud-est de l'Arménie.

Pour avoir une idée de l'étendue et des frontières de cette province, nous aurons aux données historiques suivantes : La ville de *Gantzak* (Tauris) était, d'après Paustus Byzance, une résidence royale sous les règnes d'Archak, de Pape, de Varazdate (IV^{me} siècle) et une garnison pour les soldats chargés de la garde de la frontière. (Byzance p. 137). La paix de l'an 297 désignait la forteresse de *Zintha* comme point de limite entre l'Arménie et la Perse (Petri. Patric., fragm. 14). Ce nom, peu connu, a son

origine dans la dénomination de la montagne Sehend (3.596 m.), située au nord-est de Maragha.

Les districts de Her et de Zarévant de cette province étaient situés au nord du lac d'Ourmiah. Ils occupent une grande place dans l'histoire de l'Arménie : ils furent longtemps et presque exclusivement habités par de nombreux Arméniens (Voir Hübschmann, idem, 90—92, 209—210).

D'autres districts arméniens se trouvaient dans la partie de l'Arménie persane : *Marant*, par exemple fut souvent cité par les historiens arméniens (Conf. Moïse de Khor : *Hist.* 137; le *Catholicos Jean*, cité par de P. Gh. Indjidjian : « *Arménie Ancienne* », p. 223; *Sépeos*, p. 24; *Vartan*, p. 108; *Kirakos vartabed*, p. 82, etc.). Dans les régions des frontières orientales et septentrionales de l'Arménie se trouvaient les provinces arméniennes, *Siounik*, *Païdakaran*, *Oudi* et *Gougark*. Celle qui était située le plus à l'est est la seconde que les arméniens nommaient quelquefois *Kaspk* ou *Kazpk* « territoire des Caspiens ». Elle tenait son nom de celui d'une de ses villes.

Les Arméniens n'ont jamais atteint la mer du côté de l'est; ils parvinrent seulement jusqu'au confluent du Kour et de l'Araxe. Les localités situées dans l'extrême est de Païdakaran : *Spandabéroje*, *Ormizdabéroje* et *Aghévan* se trouvaient au sud de l'angle formé par le confluent du Kour et de l'Araxe (Léonce, p. 101; Hübs. id. p. 232).

Quant à *Oudi*, il se trouvait entre la province d'Artzakh et celle d'Aghvank ayant pour frontière le Kour (Khor. Géographie, p. 29; Œuvres, p. 610). C'est dans cette province qu'était située *Khaghkhagh*, désignée par les historiens comme résidence d'hiver des rois arméniens (Agathang, p. 37; Elisée, p. 57; Pharpetzi, 210). La ville principale de la province fut plus tard *Bardav* (Khor. 610), sur la rivière *Tertter*. Elle fut bâtie sous le règne du roi persan, Béroze (457—484), par le roi des Albanais, Vatché (Kaghankatou, p. 33). Au cours des siècles suivants, elle fut la résidence du Catholicos alban-arménien (K. Mesrob : *Hist. de l'Eglise Arménienne*, tome II).

Ainsi donc le fleuve Kour était la frontière nord-est de l'Arménie. Elle constituait également celle du nord entre le pays des *Ibères* (Géorgiens) et la province de *Gougark*.

Les frontières arméniennes ont, il est vrai, varié au cours des siècles; mais le Kour fut toujours considéré comme frontière fixe.

La province de Gougark s'étendait à l'ouest du Kour supérieur et comprenait les localités d'*Ardahan*, *Tchavakhk* (Akhalkalak), *Keghartchk* (Klartcheti et Ardanoutch).

En ce qui concerne la frontière de Daïk, l'une des provinces septentrionales de l'Arménie, elle s'étendait le long des monts *Barkhar* (Bariaris), à travers les montagnes de Kartchala et d'Adjara et contournait l'*Ardivin* et toute la vallée de Djorokh.

LA CILICIE

En dehors des Grande et Petite Arménies, il est un pays également arménien. C'est la *Cilicie*, dénommée par les Arméniens « Achkharh Haïots » (pays des Arméniens), « Kilikia Haïots » (Cilicie des Arméniens), « Sisvan », etc., et par les autres peuples, « Arménokilikia », « Armenia ».

« Terra Armeniorum », « Armenia Minor », « Bilad-el-Armen », etc.

La Cilicie fut arménienne pendant plusieurs siècles.

D'après Jensen et autres linguistes philologues et anthropologues, les plus anciens habitants de la Cilicie furent les *Hittites* ou les *Khatis*. Or les Hittites sont considérés comme les ancêtres des Arméniens ou formant une race très mélangée avec ces derniers et ayant vécu ensemble, attachés par des liens de race, de religion, de langue, etc.

Avant de se fixer sur le Plateau de l'Arménie historique, les Arméniens ont habité pendant plusieurs siècles les vallées de l'Halys et les régions montagneuses de la Cilicie. Après leur établissement définitif sur le plateau précité, ils redevinrent, quoique pour quelque temps, maîtres de la Cilicie à l'époque de Tigrane le Grand. Ils ne tardèrent pas à s'en éloigner. Et ce n'est que vers la fin du VIII^e siècle et au début du IX^e que d'après les historiens arabes, ils apparurent en Cilicie (P. L. Alichan, Sisvan, Venise 1885, p. 550, 210).

Après la domination arabe sur l'Arménie et sous l'oppression de l'Islam, les Arméniens se sentirent obligés de penser à leur ancienne patrie : la Cilicie. C'était tout naturel : le Plateau Arménien était à l'abri du côté nord et nord-est, par les Alpes Pontiques, la mer Noire et la chaîne du Caucase; à l'est et au sud, il était protégé non seulement par des remparts naturels, mais aussi par la Perse et la Mésopotamie dont les habitants musulmans étaient les principaux ennemis des Arméniens.

Il ne restait donc que l'ouest et le sud-ouest

De ces côtés- là, le Plateau Arménien n'était pas bien défendu : l'Antitaurus était découpé en plusieurs endroits et le Taurus, proprement dit, plein de défilés aboutissant dans les vallées de Sihoun et de Djihoun. C'est pourquoi les Arméniens étaient forcés de se répandre en Petite Arménie et au-delà, voire même en Cilicie

Opprimés par les Arabes, quelques groupes de la classe noble de Sasoun s'installent avec leurs familles et leurs sujets dans la Cilicie montagneuse. Parmi ces seigneurs se trouvait *Kévork Mleh*, dont le sceau de plomb est conservé dans un musée de Paris, et qui avait été nommé par l'empereur de Byzance, *général royal, prince de Mamestie, d'Anazarpe et de Zamantie*. Il avait dans la suite occupé Mélitène (Malatia).

Au IX^e siècle, les Arméniens devinrent si nombreux et si forts qu'ils purent étendre leur domination jusque dans les plaines de la Cilicie, voire même jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Dès lors, leur nombre s'accrut sans cesse, grossi par des groupes venus de l'Orient. Plusieurs princes arméniens abandonnaient leurs biens ou venaient les échanger contre des propriétés en Cilicie.

L'un d'eux, Roupén descendant des Pagradites, fonde une dynastie à laquelle il donne son nom. Allié aux autres familles princières arméniennes avec les Hétoumiens, par exemple, ainsi qu'aux familles chrétiennes des Chevaliers Croisés, il devint maître de la Cilicie et des régions environnantes.

Les frontières de la Cilicie arménienne n'ont pas toujours été les mêmes, mais leur cercle renferma plus ou moins largement les pays qui s'y trouvaient circonscrits par des frontières naturelles.

Ainsi, par exemple, les monts d'Amanos constituent les limites naturelles de la Cilicie et s'allongent des bords de l'Euphrate jusqu'au cap de

Ras Hanzir. Il est vrai que les Arméniens les ont même traversés à l'est et au sud, mais les territoires qu'ils dominaient se trouvaient bien à l'ouest de ces monts.

A l'ouest et au nord-ouest, la chaîne du Taurus et ses ramifications vers la mer traçaient la frontière de la Cilicie.

Voici d'ailleurs comment le P. Méchitariste érudit, L. Alichan, décrit les frontières de la Cilicie arménienne :

« A part les possessions temporaires de Léon le Grand, nous allons indiquer les territoires arméniens proprement dits :

A l'ouest, toute la vallée de la rivière de Séleucie et le rivage de la mer jusqu'à Adalia ; les contrées montagneuses qui se trouvent au nord de ces régions, dans la direction d'Aracli et de Diana où se trouve l'Isaurie, les montagnes du Taurus proprement dit; toutes les vallées des affluents occidentaux de la rivière de Saros; au nord la partie de la Mésopotamie qui se trouve entre Zamantie et Saran, les deux affluents de Saros; à l'est, le territoire situé entre les montagnes d'Amanus jusqu'au cap de Raz-Khanzir. Nous ajouterons cependant que la frontière du côté de la mer n'allait pas toujours jusqu'à Adalia, mais elle atteignait Anamur et même Coricus, lors du voyage de Dutelles.

Pour conclure, nous dirons que l'Arménie historique renferme le Plateau Arménien dans toute son étendue. Elle s'étend même un peu plus à l'est, au sud, à l'ouest et au sud-ouest, là où se forment les régions donnant accès à l'Arménie.

En résumé, l'Arménie historique comprend donc, les six vilayets turcs, une partie de celui de Trébizonde, une partie de la région septentrionale de celui d'Alep, la majeure partie de celui d'Adana et surtout la Cilicie historique. Elle s'étend, en Perse, jusqu'à la rive méridionale du lac d'Ourmiah et au confluent de l'Araxe et du Kour; en Caucasic jusqu'au bord du Kour embrassant ainsi les contrées d'Akhaltikh et d'Akhalkalak.

L'ARMÉNIE ETHNOGRAPHIQUE

Strabon raconte qu'au temps de Zariatis (Zareh) et Artaxias (Artachess) l'Arménie était arrivée déjà à ses frontières naturelles, et que tout le Plateau Arménien était couvert par les Arméniens.

Après avoir fait l'énumération des territoires limitrophes, il écrit : « Les habitants de toutes ces contrées, grâce à cette union, parlent maintenant la même langue. » (Strab. XI. 5,460). Au premier siècle avant Jésus Christ, l'Arménie avait réalisé cette union et elle était maîtresse des parties qui composent la patrie historique des Arméniens.

Qu'étaient devenues ou que devinrent toutes les races et nations qui habitaient l'Arménie avant l'arrivée des Arméniens ? Il est bon d'énumérer et de présenter ces habitants de la pré-Arménie, pour en parler ne fût-ce que brièvement; il est nécessaire aussi de montrer quel fut leur état après l'invasion arménienne.

L'Arménie, par sa position géographique et par sa structure, est l'une des contrées qui ont été le rendez-vous de presque toutes les races, et elles y ont laissé leurs traces.

Quand les Arméniens parurent les premiers dans les vallées de l'Halys

et de l'Euphrate, ils y trouvèrent quelques peuples indigènes, dans lesquels ils entrèrent par une pénétration pacifique. Plus ils s'avancèrent sur le plateau, plus ils rencontrèrent de peuples et de nations nouvelles.

Nous en devons énumérer les plus importants.

C'étaient : les *Chaldéens*, les *Mannas*, les *Madiens*, les *Saspiriens*, les *Pactiens*, les *Chalybes*, les *Mardiens*, les *Taoques*, les *Macrons*, les *Cataoniens*, les *Mosques*, les *Outéiens*, les *Albanais*, les *Ibériens*, les *Siuniens*, les *Sévordiens*, les *Cordiens*, les *Saces*, les *Caspiens*, etc.

Voici quelques notions sur ces peuples.

Les Chaldéens ou Ourartiens n'étaient pas une race indo-européenne; ce peuple fort, montagnard, était, avant les Arméniens, le plus vigoureux et le mieux organisé du Plateau Arménien. Ils avaient eu des rois, Argistis, Aramis, Ménouas, Rousas, etc., qui ont fait trembler les monarques de l'Assyrie et avec eux rivalisé de grandeur.

Pendant cette race se montra impuissante devant le courant arménien; elle fut poussée vers les vallées de l'Araxe, vers les montagnes Barkhares et Adjaras. Jusqu'à nos jours leur nom est resté dans celui de *Tchaldir Gueul*; et les montagnes Pariatris sont nommées par les Grecs et les historiens arméniens *Montagnes de Chaldik* ou de *Chaldée*, et le pays de *Chaldik* ou *Khaldik* (Lazistan). D'après Hérodote, sous Darius le Grand ils étaient compris dans l'une des deux satrapies de l'Arménie, sous le nom d'*Alarodiens* (Hérod. III. 94).

Les *Mannas* habitaient d'abord en Atropatène, puis ils se répandirent vers l'ouest, où ils se mêlèrent avec les Arméniens, sans même laisser de traces.

D'après le témoignage d'Hérodote, les *Madiens* avec les *Alarodiens* et les *Saspiriens* qui habitaient entre les *Colchidiens* et les *Mèdes* (Hérod. I. 104, IV. 37), formaient le 18^{me} cercle des impôts de Darius (Hérod. III. 94). Tandis que, dans le 13^{me} cercle que formaient les Arméniens habitaient les *Pactiens* (Hérod. III. 93). Ces derniers, d'après Sieglin demeuraient dans les vallons du Tigre supérieur. Les *Madiens* vivaient entre les lacs de Van et d'Ourmiah, jusqu'au Massis (Sanda, Untersuch. S. 37). Les *Saspiriens* ou *Sapires* s'étaient placés sur l'Araxe supérieure aux environs du canton des Arméniens *Sper*, vers le sud-est, jusqu'au nord du lac d'Ourmiah. (D'après Kieppert, *Alle Geogr.* p. 70, 75). Parmi ces peuples les *Colchidiens* sont mentionnés aussi au temps de la Retraite des Dix Mille, décrite par Xénophon. Hérodote et Xénophon, placent tous deux cette nation sur les montagnes de Trébizonde (Anabase IV. 8, 1).

Parmi les peuples pontiques sont aussi mentionnés les *Chalybes*, les *Macrons*, les *Taoques* et les *Scythiniens*. Ces peuples habitaient sur les montagnes pontiques et, l'on sait non seulement qu'ils formaient des tribus robustes, mais qu'ils travaillaient dans les mines. Au temps de Xénophon, Tiribaze, le satrape de l'Arménie occidentale, avait des mercenaires ramassés chez les Chalybes et chez les Taoques (Anab. IV. 4, 18). Quand les Grecs franchirent la rivière de Phasis (l'Araxe qui traverse le Pasène), ils trouvèrent en face de ces deux peuples, avec les *Pasiens* (Anab. IV. 6, 5). Alors ils se détournèrent vers l'occident, passèrent à travers les pays des Taoques (IV. 7, 1), des Chalybes (IV. 7, 15) et sur le fleuve Harpase (Djorokh ?), dans le pays des Scythiniens (IV. 7, 18). Strabon dit que Zareh et Ardachess élargirent leur pays en prenant des Chalybes le *Carinis* = le *Karin* (Erzeroum).

Or, nous savons par l'histoire de l'Arménie que l'une des 15 provinces de la Grande Arménie était nommée *Taïk*, et l'un des districts de la province d'Aïrarat avait le nom de *Basène* ou *Basian* (aujourd'hui Pasène, Pasenler, sur le cours supérieur de l'Araxe) ; tandis que l'un des districts de la province de la Haute Arménie (*Bartzer-Haïk*) était désignée par le nom de *Sper* ou *Ispir*, sur le Djorokh. Ces noms rappellent le souvenir de ces peuples anciens, qui y ont vécu, puis s'y sont fondus avec les Arméniens. *Sper* est devenu le pays natal des Bagratides, les chevaliers qui couronnaient les rois arméniens (Faust. Byz. 256; M. Khor. 115, 234). Et *Taïk* a été l'un des berceaux des seigneurs arméniens, les *Mamikoniens* (Faust. Byz. 66, 128).

Aux peuples septentrionaux de l'Arménie appartenaient aussi les *Mosques* et les *Mosynèkhes*. Strabon dit qu'Artaxias enleva aux Chalybes et aux *Mosynèkhes* la Carénitide et la Dèrxène (Hübs. Orts. 25; Strab. XI. 5, 460). Les *Mosynèkhes* habitaient, sur le cours supérieur du Djorokh, les environs du Tertchan moderne. Hérodote dit que les Macrons et les *Mosynèkhes* étaient armés à la façon des *Mosques* (Hérod. VII. 78).

Sur les frontières septentrionales des peuples arménisés vivaient les *Gogarèniens*, les *Outèiens* et les *Albanais*. Les premiers habitaient sur le cours supérieur du Kour.

Les *Outèiens* ou *Uitiens* étaient un peuple qui habitait, avec les *Albanais*, sur les rives du Kour. Pline, Ptolémée mentionnent leur pays sous le nom d'*Odène* (Hübs, ib. 107), et Strabon sous celui de *Uitia*. Cette race est considérée de nos jours comme un peuple ancien du temps ourartien, dont les débris persistent aujourd'hui encore, tout à fait arménisés, sur les confins du Caucase. C'est par leur nom qu'est désignée l'une des 15 provinces arméniennes : l'*Outi*.

Les *Albanais* sont l'une des grandes nations des provinces arméniennes qui confinent le pays; ils ont définitivement disparu, après avoir joué un grand rôle dans l'histoire. Ils habitaient les deux rives et les environs du cours inférieur du Kour. Ils avaient eu leur rois, leurs princes et leur *Catholicos*. Mais depuis le V^e siècle, ils se fondirent parmi les Arméniens, dans un mouvement rapide. Les *Albanais* sont généralement considérés comme un peuple de la même race que les *Albanais* d'Europe, une des premières colonies établies en Occident.

Les *Ibériens* étaient les ancêtres des Géorgiens, qui habitaient les pays du Djorokh inférieur et du Kour supérieur; mais l'invasion arménienne a pénétré chez eux et en grande partie les a arménisés; *Clartchk* et *Gougark* (la *Chorzène* et la *Gogarène* de Strabon, XI. 5; Hübs. Orts. 16) étaient leurs anciens domiciles (Strabon C. 528).

Les habitants de *Sunik* ou *Sisakan* ont joué un grand rôle dans la vie historique des Arméniens. Par leur origine, ils n'étaient pas arméniens, mais ourartiens; ils habitaient sur le Petit Caucase, dans le Karabagh. Cependant de bonne heure ils s'arménisèrent et formèrent l'une des grandes satrapies (*nakhararoutioun*) arméniennes. Il est vrai qu'après avoir été arménisés, les *Suniens* firent descendre leur généalogie d'un patriarche *Sisak*, mais il faut admettre que cette interprétation n'est pas juste. Le nom de *Siuni* est dans les inscriptions, avant l'apparition des Arméniens dans ces contrées.

L'une des grandes nations qui ont été en partie arménisées sont les

Mèdes. D'après Strabon, les pays mèdes comprenaient la région Caspienne (Païdakaran des Arméniens), Sunik et Vaspourakan (Basoropéda), etc. (Str. XI. 5, 460). Les deux dernières surtout sont devenues la chair et les os de l'histoire de l'Arménie, depuis les temps les plus reculés.

C'était encore une race ancienne que les *Mardiens*, qui habitaient à l'est du lac de Van, pays qui, de leur nom, fut appelé *Mardasdan*, c'est-à-dire Pays des Mardiens. (M. de Khor, Géogr. 609; Elisée 22; Artsrouni 117, 251, 252).

Au temps de Xénophon, les Mardiens combattaient dans les armées d'Orontas, le satrape de l'Arménie occidentale (Anab. IV. 3, 1). A l'époque de Néron, on les mentionne dans le *Mardasdan*; Corbulon a passé près de leur pays pendant le trajet d'Artaxate à Taron (Tacite, Annal. XIV. 23—24). Ensuite, ils se sont fondus parmi les Arméniens.

Sur les confins méridionaux de l'Arménie ont toujours été deux grandes nations : les *Kurdes* et les *Syriens*. Des premiers, beaucoup d'éléments se sont arménisés de très bonne heure; tels étaient les *Cordiens*, dans la province Cordjaïk de la Grande Arménie.

Il y a des historiens qui distinguent les Cordiens des Kurdes, mais nous estimons que les premiers sont les ancêtre arménisés des derniers. (Conf. Hübs. *ibid.* 53, 89).

Du côté de la Syrie, nous pouvons considérer comme des anciens peuples arménisés, les *Ourtiens*, les *Sanassouniens*, les *Khoutiens* et les *Aghtzniens*. Les premiers ont été mentionnés au VI^{me} siècle dans le district d'*Antzit* (Kharper), ils avaient leur propre langue (Noldeke ZDMG. 33, 163). D'après Jensen s'était un peuple de la race des anciens Ourartiens (Zachar. *Hist. Eccles.* p. 339). Au nord de la province d'Aghtznik, dans les districts de Sassoun et de *Khoït*, jusqu'au IX^{me} siècle, on mentionne les *Sanassouniens* et les *Khoutiens* (Artsrouni, p. 121), qui avaient leur propre langue. Les Arabes ont nommé ce peuple *Al-Artan* (Nold. *idem.* 83, 165; Tomaschek, *Sassoun*, p. 17). Grâce à leur pays montagneux, ces peuples ont pu résister presque jusqu'au X^{me} siècle; puis ils se sont arménisés.

Mentionnons encore, comme un peuple arménisé, les *Cataoniens* et les *Saces*.

Les premiers sont l'une des nations énumérées par Strabon. Zariatris avait enlevé une partie de leur territoire, qui était déjà arménisé, le district de *Yekeghik* et les cantons qui étaient situés aux environs de l'Anti-taurus (Taurus arménien). Donc, ils habitaient sur le cours de l'arc supérieur de l'Euphrate. Quant aux Saces, c'était une race barbare, scythique, qui à travers le Caucase envahit la Médie et l'Arménie. Une partie de leur multitude prit place entre le Kour et l'Araxe, aux environs du Gharabagh. Strabon et Hérodote mentionnent ce peuple (sous l'appellation de Sacacène quant au pays et de Saces, quant à la race). Avec les Caspiens, ils formaient la XV^{me} région ou satrapie de Darius (Hérod. III. 93). Chez les Arméniens, *Sacacène* ou *Chakachène* formait l'un des districts de la province d'*Ouli*. Ce ne sont pas seulement ces races anciennes qui se sont dissoutes parmi les Arméniens, mais entre temps beaucoup de fractions d'émigrants qui entrèrent en Arménie subirent le même sort. Ainsi s'arménisèrent des colonies et des chefs *Orbéliens*, *alains*, *bulgares* et *chinois*.

Enumérons quelques-unes des colonies postérieures.

1. Nous savons par l'histoire arménienne qu'il y eut en Arménie plu-

sieurs colonies juives aux premiers siècles avant et après J. Ch. Toutes ces colonies se sont arménisées et dissoutes d'une manière absolue, excepté une petite fraction qui se trouve sur les montagnes de Hékiari, où elle est restée intacte, parce que ce pays est en dehors de la région d'influence arménienne.

2. Les *Sévordiens* étaient un peuple tartare qui entra en Arménie au VIII^{me} siècle. Ils ont été tellement arménisés que plusieurs historiens les regardent comme d'origine arménienne : ils traitent d'un certain *Sévouk* ou *Sev* (en arménien *noirâtre, noir*), dont les *Sévordiens* seraient des descendants (Jean Catholicos, 71, 103; Vartan, 81). Mais ils sont une race non arménienne du nom de *Savardiya* ou *Siavardiya* (Hübs. idem. p. 61, 62). Le nom *Sévouk* n'est pas inconnu aux Tartares (L. Cahun, *Introd. de l'hist. de l'Asie* p. 160).

3. Les Arméniens, après leur établissement en Arménie, se mettent en relation avec les nations limitrophes comme les Mèdes, les Perses, les Parthes, les Géorgiens, les Grecs, les Syriens, etc.

4. Nous ne savons pas en quel nombre les Mèdes s'étaient répandus dans l'Arménie. Mais nous savons bien que des maisons princières *persanes* et *parthes* étaient très nombreuses parmi les Arméniens. L'élément iranien fut même tellement dominant chez les Arméniens, qu'il a exercé une influence profonde; les mœurs des Arméniens, leur organisation politique, la langue, la religion, etc., gardent des traces profondes de l'influence iranienne; l'une même des dynasties les plus importantes du royaume d'Arménie, celle des *Arsacides*, est d'origine parthe. Cependant l'Arménien, grâce au christianisme, surtout grâce à l'invention de l'alphabet et à la littérature arménienne, a pu conserver son caractère propre et rester arménien.

Les Géorgiens n'ont pu devenir un élément dominant sur le Plateau Arménien, même dans les confins de l'extrême nord.

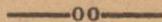
Tout au contraire les Grecs, pendant l'époque du Bas Empire où l'Arménien gémissait sous le joug de la domination arabe, ont pu pénétrer successivement dans la Petite Arménie, et en partie s'assimiler le peuple arménien du pays. Leurs moyens ont été la persécution religieuse et politique. Parce que les Grecs étaient des coreligionnaires, l'Arménien a préféré leur joug à celui de l'islam, au moins dans la Petite Arménie.

Il est vrai que nous pourrions considérer les *Syriens* comme l'un des facteurs de civilisation pour les *Arméniens*, mais eux-mêmes ne purent résister à l'influence arménienne dans le *Taron*, *Aghtznik* et l'Arménie méridionale. Pendant tout le moyen âge, l'Église arménienne a été comme une protectrice des églises syriennes.

L'élément, qui a le plus altéré l'état ethnographique de l'Arménie, c'est le Tartare. Les invasions seldjoucides au XI^{me} siècle, l'invasion de Djinkiz-Khan, surtout celles de ses successeurs au XIII^{me} et l'incursion des Osmanlis au XIV^{me} siècles ont transformé le Plateau Arménien. Au temps de Togroul, d'Alp-Arslan et de Mélik-Chah, les attaques tartares provoquent l'émigration par masses des Arméniens, des frontières orientales du Plateau Arménien vers la Petite Arménie et Cilicie, pour y fortifier l'élément arménien indigène. Ainsi, Sénékérim Artsrouni (en 1021), en accord, avec l'empereur de Byzance, Basile (976—1025), lui confie son pays, et, avec 400,000 âmes il se dirige vers la Petite Arménie où on lui

cède la ville de Sébastia (Sivas) et les contrées environnantes (H. Gelzer, *Abriss der Byzant. Kaisergeschichte*, trad. en arm. par P. M. D. Movsessian, ed. 1901 p. 263; Artsrouni, 346; *Annales de Sembat*, ed. 1895 Paris p. 45—46; Tchamitch. *Hist. des Arm.* II. 503; Cedrenus, ed. Paris, p. 711). Les mêmes causes et le même sentiment dirigent les autres princes de l'Arménie Orientale, comme Gagik, le roi de Kars, qui a reconnu la suzeraineté de l'empereur, et a passé dans la Petite Arménie, en 1064, avec ses sujets; il y a reçu la forteresse Dsamindave, les villes d'Amassia, de Comana et de Larissa avec les villages environnants (Tchamitch II. 984; Ourhaétzi, 181; Chnorhali; Vartan Vartabed, etc.). Fut contraint à la même nécessité le roi du célèbre Ani, Gagik II, qui fixa son séjour dans la ville de Bizou, dans la Petite Arménie. Il reçut encore en toute propriété, des territoires en Capadoce, en Khorxène et en Licaonie (Artsrouni, 346; Tchamitch. II. 935; Ourhaétzi, III.; Lastivert. X.; Vartan, etc.).

Du XI^{me} au XX^{me} siècles, dans cette période assez longue, les invasions interminables et l'œuvre d'extermination des Tartares et des Osmanlis sont des causes de la faiblesse des Arméniens, qui par endroit cessent de composer l'élément dominant de la population. Cependant, on peut constater que l'extermination systématique des Arméniens s'est produite aux époques hamidienne et unioniste (ittihadienne). Sur le Plateau Arménien, jusqu'au XIX^{me} siècle, les Arméniens ont généralement formé la majorité écrasante de la population et l'ont dominée. (K. M. L'Arm., p. 47.)



LE ROLE ANCIEN DE L'ARMÉNIE

Il y avait une fois un célèbre roi d'Arménie qui s'appelait Tigrane, et un plus célèbre roi de Pont qui s'appelait Mithridate Eupator (132-63 avant J.-C. Tigrane était plus âgé que Mithridate, mais il n'en était pas avant J.-C.). Tigrane était plus âgé que Mithridate, mais il n'en était pas moins son gendre. Pour que le Pont devint la tête d'un grand empire, il avait fallu à Mithridate l'appui de l'Arménie, et il avait voulu consacrer cette alliance des royaumes par une alliance de famille : sa fille Cléopâtre avait épousé Tigrane.

Il y avait aussi un très célèbre général romain qui s'appelait Pompée; il brigua la gloire de succéder à Lucullus et de devenir le général vainqueur assurant à la domination de Rome toute l'Asie antérieure avec les rivages et les ports du Pont, avec la splendide citadelle naturelle de l'Arménie; il connaissait l'art des « communiqués » tendancieux; son rapport officiel au Sénat, *epistola laureata*, écrit après la mort de Mithridate est du style hyperbolique d'une affiche électorale; le prestige que lui valurent ses succès en Asie arménienne et pontique fut tel que lors de son triomphe à Rome, il prononça devant la populace du forum une harangue qui est restée le modèle du genre; une tablette, dédiée à Minerve

et à nous conservée par Diodore de Sicile, nous permet d'en deviner les exagérations puériles jusqu'à l'extrême précision : Pompée déclare « qu'il a soumis tous les peuples qui habitent entre la mer Noire et la mer Rouge, et reculé les frontières de l'empire romain jusqu'aux bornes de la terre »; il se vante d'avoir emporté d'assaut 1.538 forteresses, coulé 846 navires, vaincu, tué, ou fait prisonniers 2.178.000 hommes.

Il y avait une fois un grand géographe nommé Strabon; né dans l'arrière-pays montagneux du Pont à Amasie en 63 avant J.-C., l'année même du suicide de Mithridate, il apprit, contempla et décrivit de cet observatoire oriental la terre entière; et celui dont les *Commentaires*, malheureusement perdus portaient le titre *Ta Meta Polubion, la Suite de Polybe*, mérita comme géographe d'être jugé plus grand que son maître Polybe comme historien...

Des émouvants souvenirs que nous évoquons il est aisé de tirer bien des leçons : Strabon démontre quel centre d'informations intellectuelles et économiques était le pays contigu à l'Arménie proprement dite; Pompée et sa gloire de triomphateur nous prouvent qu'au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, on saisissait à Rome la signification décisive de l'extrême « front oriental » des légions romaines; et par-dessus tout l'histoire de Mithridate illustre l'importance de l'Arménie et les étroites connexions de l'arrière-pays de hautes montagnes avec tous les territoires et Etats des bords du Pont-Euxin, Pont proprement dit, Colchide — qui est vallée du Rion avec Koutaïs et Batoum — Chersonèse Taurique, qui est aujourd'hui Crimée.

J'étais jeune et élève de l'École Normale Supérieure lorsque Théodore Reinach soutint en Sorbonne sa thèse pour le doctorat sur *Mithridate Eupator, Roi de Pont* (1890); je me rappelle à quel point son livre m'enchantait; il m'avait laissé l'impression dominante d'une rare perception et d'une habile et pittoresque description de tout le cadre géographique de cette presque fabuleuse histoire...

Après toutes les premières guerres de l'Euxin qui aboutirent au protectorat sur la Crimée et à la conquête de la Colchide, Mithridate Eupator voulut compléter l'unité et la continuité géographiques de son royaume en s'assurant la maîtrise de la Petite Arménie qui séparait la Colchide du Pont, c'est-à-dire « le quadrilatère profondément raviné qui se dresse entre les vallées du Lycos, du haut Euphrate et du haut Halys, dessinant comme le bastion nord-est de la péninsule anatolienne. » La renommée de Mithridate était déjà si brillante que le dynaste arménien Antipater abdiqua en sa faveur. La gloire du Pont et de son chef rayonna en vérité le jour où, par la possession de la Petite-Arménie, la frontière du royaume fut portée jusqu'à l'Euphrate.

Mithridate trouva parmi les Arméniens des sujets et des soldats fidèles, notamment des cavaliers et des archers d'élite. Les Arméniens d'aujourd'hui doivent se souvenir que l'illustre chef de guerre, qualifié par Cicéron de *Rex post Alexandrum maximus*, a mérité d'être désigné, comme l'a fait Eutrope, du double titre de roi de Pont et d'Arménie, *Ponti et Armeniae rex*.

Mithridate fut dès lors jeté dans toutes les complications politiques de l'intérieur de l'Asie antérieure; voisin de la Cappadoce, il la conquit puis la perdit; voisin de la Grande-Arménie à laquelle était liée la Sophène, il s'allia avec Tigrane, lui donna l'une de ses filles, et le poussa à prendre

lui-même une revanche sur la Cappadoce. Cette extension des ambitions de Mithridate et de Tigrane les mirent en face de la puissance romaine; et Rome envoya contre eux un jeune général Sylla, qui rétablit en Cappadoce Ariobarzane et planta pour la première fois en 92, les aigles romaines victorieuses sur les rives de l'Euphrate. Or qui pose le problème du haut-Euphrate, met en jeu les destinées de l'Arménie.

Les guerres ou plutôt la grande guerre contre Rome dans laquelle Mithridate après de si valeureux succès devait être vaincu avait donc commencé. Elle parut d'abord grandir Mithridate Eupator au delà de toute espérance.

Après une première période de victoires, en 88, le roi, établi à Pergame, gouverne tout l'Orient, non seulement l'Asie Mineure, mais l'Archipel (sauf Rhodes) et la Grèce continentale jusqu'à Thessalie. Le monarque prépare une expédition pour conquérir la Thrace et la Macédoine. La mer Egée est presque aussi « pontique » que la mer Noire; et tout cela n'est devenu possible que parce que le roi de Pont appuie sa force au retranchement formidable que constitue le massif arménien.

Cependant les Romains sentent tout l'Occident menacé par la puissance nouvelle qui se lève à l'Orient; moyennant de très coûteux et de très longs efforts, finalement ils l'emportent.

Après le désastre de Cyzique, en Bithynie (hiver 73-72), Mithridate avait essayé de tenter la victoire sur mer, sur la mer Noire; puis il s'était retiré dans la montagne du Pont, sur le Lycos, affluent de l'Iris, autour de Cabira, et y avait réorganisé une armée capable de résister au général romain Lucullus (71); cette armée vainquit même d'abord le Romain; elle le paralysa durant plusieurs mois; mais après un désastre partiel et une panique, Mithridate dut s'enfuir vers son gendre Tigrane, vers l'Arménie, suprême refuge et espoir.

L'Arménie, sous Tigrane, était devenue un très vaste empire, et sous la prééminente influence de la fille de Mithridate, Cléopâtre, intelligente et virile, l'hellénisme y pénétrait. Tigrane avait fondé *ex nihilo* une capitale Tigranocerte, en cette zone-limite entre la montagne et le désert qui a été de tout temps et qui est encore la bande fertile suivie par les caravanes; il en avait fait en quelques années, une cité de 300.000 habitants !

Pourquoi fallut-il que Tigrane, vieilli, grisé par trop de succès, mis en défiance contre son beau-père, ne comprit pas en cette année 69, que le sort de l'Arménie était lié à celui du Pont ? Il accorda misérablement l'hospitalité au grand roi réfugié, et lui assigna comme résidence forcée un château-fort dans un district écarté et malsain.

La réconciliation de Tigrane et de Mithridate ne se fit que vingt mois plus tard. — trop tard. Lucullus avait déjà franchi le Tigre occidental non loin de sa source et marchait droit sur les défilés du Taurus et sur Tigranocerte. Le 6 octobre 69 fut le jour de la grande défaite de Tigrane et des Arméniens. Tigrane en fuite rejoignit alors Mithridate.

« Les deux princes, dit Théodore Reinach, se revoyaient dans des circonstances très différentes de celles où s'était produite leur première entrevue; la scène fut pathétique. Mithridate descendit de cheval dès qu'il aperçut Tigrane, l'embrassa les larmes aux yeux, lui donna un habit royal, ses gardes, ses officiers. Mithridate s'ingénia à reconforter cette âme ébra-

sée, à lui communiquer un peu de cette virilité dont il débordait lui-même. Tigrane se laissa faire comme un vieil enfant; il rendit un tardif hommage à la clairvoyance de son beau-père, et se livra, cette fois sans réserve, à la direction politique et militaire de Mithridate. »

Le résultat de cette union fut, au bout de deux années, la reconquête du Pont et de la Cappadoce par Mithridate, la défaite des Romains, le remplacement de Luccullus.

Ce fut en effet, en 66, après les échecs de Lucullus, que Pompée fut désigné comme général en chef. Et les revers suprêmes de Mithridate commencèrent. Toujours ces revers furent en connexion avec les défiances haineuses du vieux roi d'Arménie. Lorsque, de nouveau vaincu, le roi de Pont atteignit la frontière de la Grande-Arménie, une tragédie domestique l'avait fait soupçonner d'une trahison, et sa tête était mise à prix pour cent talents (600.000 francs).

Mithridate se fraya un passage jusqu'à la mer, puis de là il longea la côte inhospitalière jusqu'en Colchide, et alla demander l'aide des tribus indépendantes du Caucase.

Les malheurs personnels de Mithridate avaient d'ailleurs entraîné du même coup la ruine de l'Arménie : Pompée l'occupa sans coup férir, et des légions prirent leurs quartiers d'hiver, après l'avoir, tout entière traversée, à l'extrême frontière de l'Arménie, sur les bords du Cyros, qui n'est autre que la Koura (la Koura! la rivière encaissée de la belle Tiflis). Au printemps suivant, Pompée remontant la vallée de la Koura, puis passant en Colchide, avait essayé de surprendre Mithridate.

Mais lui, avait fui encore plus loin et avait réalisé le tour de force, mi par terre, mi par mer, de gagner le Bosphore Cimmérien (détroit de Kertch-Iénikalé) et de se réinstaller dans sa vieille capitale de la Méotide, Pantécapée (sur l'emplacement de la ville actuelle de Kertch, que domine le mont Mithridate). « En quelques semaines, l'autorité du roi fut rétablie sur tout le territoire bosporan aussi solidement que dix ans auparavant. Pour la seconde fois, la fortune avait, comme par miracle, rendu un royaume à Mithridate (65 av. J.-C.) ».

Cependant, « du fond de sa citadelle du Bosphore, le vieux roi, inex-pugnable, mais paralysé, apprit avec une rage impuissante, la chute de ses dernières forteresses, la confiscation de ses trésors, la trahison de sa femme, la mort de sa fille préférée, le morcellement de ses provinces héréditaires. »

C'est alors qu'il leva et organisa une nouvelle armée et conçut le projet de marcher sur la Pannonie, puis de là sur l'Italie, comptant sur le concours des Sarmates, des Bastarnes et des Gaulois...

Mais le malheur entraîne la défiance et engendre le malheur. De ses propres troupes la révolte surgit; la trahison tramée dans sa propre famille et la révolte provoquée parmi ses troupes firent proclamer roi son fils Pharnace. « Mithridate se retrouva tout entier pour mourir ». Et comme le poison n'avait pas réussi à le terrasser, il demanda à un de ses gardes fidèles, le gaulois Bituit, de l'achever d'un coup d'épée (63 av. J.-C.).

Je suis monté un soir d'automne sur le mont Mithridate qui fut jadis la forteresse d'où le roi de Pont suivit les péripéties de l'émeute déchaînée et appela lui-même la mort. Devant les yeux quel panorama lumineux : le détroit, le port gorgé de bateaux, la ville en amphitéâtre, la

péninsule basse aux tons blonds parsemée de minuscules volcans de boue! Et devant l'esprit, quel panorama d'histoire!

Si l'Arménie avait été tout entière dévouée à Mithridate, ce prince séduisant et terrible, orateur et soldat, Perse par ses origines et Grec par son éducation, rénovateur et propagateur de l'hellénisme, aurait été capable de tenir tête à la plus solide domination qu'ait connue le vieux monde méditerranéen.

Du temps de Mithridate, la suprême puissance occidentale, la puissance romaine a perçu la portée des événements qu'un grand génie développait sur les rivages du Pont et dans les montagnes de l'Arménie. Le grand génie de Mithridate avait d'autre part pressenti cette double vérité : un royaume de Pont devait être intimement lié à un royaume d'Arménie, le rivage à la montagne, les ports de Sinope, d'Amisos, de Tripolis (Tripoli), et de Trapézonte (Trébizonde) à la région des lacs ainsi qu'aux cônes volcaniques du Grand et du Petit Ararat, haut dressés sur les plateaux de laves, face au Caucase; et ce double royaume ne pouvait atteindre ses fins asiatiques qu'en assurant, par la conquête ou par l'alliance ou par l'amitié, des relations politiques et pacifiques s'étendant à toute la Méditerranée.

Jean BRUNHES,

Professeur au Collège de France.

« V. A. »

LA LANGUE ARMÉNIENNE

Il y a nation là où un ensemble d'hommes a le sentiment et la volonté de former un groupe à part, ayant ses traditions, ses usages et ses aspirations d'avenir. Rien ne marque plus nettement l'existence d'une nation que la possession d'une langue qui lui soit propre.

Aucune nation n'a depuis deux mille ans, montré plus fortement sa volonté d'être que la nation arménienne. Aucune nation n'a maintenu avec plus de ténacité ni cultivé avec plus de soin une langue qui lui soit plus particulière.

L'arménien n'a pas été écrit avant le temps où l'église chrétienne a eu besoin, pour son apostolat, d'une traduction des Livres Saints et des rituels. Mais depuis que, au V^e siècle d'après la tradition, un peu plus tard peut-être, les premiers traducteurs ont constitué une langue littéraire arménienne, cette langue n'a cessé d'être écrite, et les textes déjà écrits n'ont cessé d'être transmis, même aux moments les plus sombres de l'histoire du peuple arménien.

L'arménien fait partie du grand groupe des langues indo-européennes auquel appartiennent, avec les langues aryennes de l'Inde et les langues de l'Iran, presque toutes les langues parlées en Europe.

Parmi ces langues, il forme un groupe spécial, qui ne dépend d'aucune autre et n'a de liens particulièrement étroits avec aucune autre. Il est à part, tout autant que des groupes parlés par des sujets plus nombreux, comme le germanique et le slave.

Chaque langue indo-européenne a pris avec le temps un aspect propre, qui tient à ce que le fonds identique hérité de la période de communauté indo-européenne a été modifié de manières diverses suivant les circonstances. L'arménien est de l'indo-européen transporté dans les vallées et les hauts plateaux de l'Arménie et adopté par des populations qui parlaient antérieurement de tout autres langues. L'indo-européen ainsi transporté a pris par là même un aspect nouveau : ce n'est sans doute pas un hasard que les consonnes de l'arménien soient presque identiques aux consonnes géorgiennes, et que les voyelles arméniennes se distinguent très peu des voyelles géorgiennes.

Tout en conservant beaucoup de traits de l'indo-européen commun et en se dénonçant, au premier coup d'œil, pour une langue apparentée au sanskrit, au grec, au latin, au slave, etc., l'arménien a pris ainsi un aspect original qui le différencie profondément de toutes les autres langues de la famille indo-européenne.

Tel est le premier grand fait que révèle au linguiste l'examen de la langue arménienne sous la forme où elle a été fixée par les premiers traducteurs.

Il y a un autre fait non moins curieux.

Les premiers linguistes qui ont examiné l'arménien ont eu l'impression que cette langue appartient à l'un des deux dialectes du groupe indo-iranien, le dialecte iranien. On sait maintenant que cette première impression était fautive et que l'arménien n'est pas une langue iranienne, que ses origines sont indépendantes de celles du persan. Mais il faut expliquer les données qui avaient occasionné cette erreur.

On rencontre en arménien une foule de mots qui sont évidemment iraniens, ainsi *azat* (libre), *ambar* (grenier), etc. La présence de ces mots appelle une explication. Or, l'histoire en rend compte immédiatement.

L'Arménie a été gouvernée par des chefs parthes durant les siècles qui ont immédiatement précédé et suivi le début de l'ère chrétienne, à peu près comme l'Angleterre a été dominée par des chefs franco-normands après l'expédition de Guillaume le Conquérant. De même que les Anglais ont emprunté à la noblesse normande une infinité de mots français et ont donné ainsi un caractère à demi français à leur vocabulaire, les Arméniens ont emprunté un grand nombre de mots iraniens à la noblesse parthe qui dominait chez eux.

Et en effet les mots iraniens qu'on trouve en arménien ne sont pas des mots persans; ce sont des mots parthes fixés sous la forme qu'ils avaient au moment où ils ont été empruntés. Les mots ont été parfaitement assimilés par la langue; ils se distinguent difficilement des mots indigènes, et l'on n'a presque pas le moyen de décider si tel ou tel mot est indigène ou emprunté au dialecte iranien des Parthes.

En somme, les rapports entre l'arménien et le persan sont exactement comparables à ceux qu'on observe entre l'anglais et le français.

Avant la date où des missionnaires ont répandu le christianisme en Arménie, il ne semble pas que l'arménien ait fait d'emprunts notables

ni au grec ni à l'araméen. Les emprunts au grec et au syriaque, qui ne sont ni très nombreux ni surtout très importants, ont le caractère d'emprunts à la langue religieuse. La Grèce ancienne n'a exercé sur l'Arménie aucune action, et il n'y a pas en arménien un mot qui puisse passer pour avoir été emprunté directement au grec avant l'ère chrétienne.

L'action directe de la civilisation occidentale sur l'Arménie ne commence pas avant l'époque où le pays a subi l'influence du christianisme.

Il suffit donc d'observer la langue telle qu'elle a été écrite par les premiers traducteurs pour tirer de cet examen des conclusions précieuses sur l'histoire de la nation arménienne.

La nation arménienne se rattache directement à la nation indo-européenne dont la plupart des peuples de l'Europe ont conservé la langue en la transformant chacune à leur manière.

Les éléments indo-européens qu'elle comprend ont subi un mélange avec des éléments caucasiens, dont la structure de la langue manifeste l'influence profonde.

La nation arménienne ainsi constituée est, dans le groupe indo-européen, une nation autonome, qui n'a de liens particuliers avec aucune autre.

La domination de la noblesse parthe, sans exercer une action sur le système de la langue, a provoqué l'emprunt d'un très grand nombre de mots iraniens par l'arménien ; ces emprunts montrent combien grand a été en Arménie le prestige de la noblesse parthe ; mais le fond de la nation n'a pas changé pour cela.

Quant à l'action de la civilisation occidentale, elle ne se traduit dans le vocabulaire qu'à partir de la christianisation du pays. Jusque là, les Arméniens sont demeurés à l'écart du monde hellénique et italique. Ils ont reçu la civilisation occidentale à peu près dans les mêmes conditions que les peuples de langue germanique et de langue slave.

A. MEILLET.

LES HOMMES CÉLÈBRES D'ARMÉNIE

AMIRDOVLAT

Célèbre médecin arménien du XV^e siècle, né à Amassia (Armenia-Minor), connaissait plusieurs langues et avait beaucoup étudié les livres des médecins célèbres de l'antiquité.

Après avoir voyagé longtemps en Perse, en Arabie et en Egypte, il se rendit à Constantinople et de là à Philoppopolis (en Bulgarie), où il composa, en 1476, son livre sur la médecine générale, intitulé : *Inutile aux ignorants*, où il traite de la physiologie, de la pathologie, de la séméiologie, de l'hygiène et de la thérapeutique.

Il a inséré à la fin de son ouvrage les maximes de célèbres médecins arabes, grecs et arméniens.

Quelques exemplaires de son ouvrage, se trouvent actuellement à la Bibliothèque des Mekhitaristes de Saint-Lazare (Venise).

CHAHAN TERBED

(dit Jean Cirbied)

Prêtre arménien, né en 1772, dans la Mésopotamie septentrionale, mort à Tiflis en 1884.

En 1790, se rendit à Rome où il reçut les ordres, puis à Livourne, où il devint un des habitués de l'Eglise arménienne.

Deux ans après s'établit à Paris, prit place parmi les prêtres assermentés, et épousa une Française.

En 1810, Napoléon Ier, en faveur de la nation arménienne, ayant créé une chaire d'arménien à la Bibliothèque impériale, Cirbied en fut nommé professeur et devint l'ami intime de l'empereur.

En 1827, il remit sa chaire à son élève, M Le Vaillant de Florival, et entreprit un voyage à Tiflis où il fouilla les anciennes archives des couvents arméniens.

On a de lui :

Recherches curieuses sur l'histoire ancienne de l'Asie puisées dans les manuscrits orientaux, Paris 1805;

Tableau général de l'Arménie, Paris 1813;

Grammaire (Française) de la langue arménienne, Paris, 1823.

Une traduction française de la *Grammaire* de Denys de Thrace, faite sur la traduction arménienne, et publiée en trois langues : grecque, arménienne et française, Paris 1824.

Détails historiques de la première expédition des Chrétiens dans la Palestine, sous l'empereur Zimiscès, Paris, 1811.

HAIR ACONTZ

Archevêque de Sunik (Arménia-Major). Abbé général de la Congrégation des Mekhitaristes de Saint Lazare à Venise, né en Transylvanie, en 1740, d'une noble famille arménienne, mort en 1824, à Venise.

Il était très versé dans les lettres sacrées et profanes, et gouverna la Congrégation avec éclat pendant 24 années.

C'est sous son administration que Napoléon Ier, en 1810, visita la Bibliothèque des Mekhitaristes et fit une exception pour cette institution de bienfaisance.

Car Napoléon, ayant supprimé tous les couvents de Venise, n'a pas voulu porter ses sentences contre les Arméniens qui lui avaient donné plusieurs aides de camps pendant ses campagnes d'Orient, parmi lesquels il faut nommer les Tourian frères, Babian, Etienne Chieragatzi, Rousdan, Magar de Cilicie, etc.

Parmi les nombreux ouvrages que Hair Acontz avait publiés ou distingué : une *Géographie Universelle* en 11 Vol. 1802-1816.

Introduction à la Géographie Universelle, 1 Vol.; un *Cours de rhétorique*, Venise, 1775, 1 Vol.; *Vie de l'Abbé Mekhitar*, Venise, 1810, 1 Vol.; *Histoire des Conciles Œcuménique*, Venise, 1 Vol.

Son éloge a été fait par Mgr Pianton, et publié à Venise en 1825.

DADIAN

(Le Vaucanson de l'Arménie)

Célèbre famille arménienne de Constantinople, dont l'origine remonte

au V^e siècle, a pour chef *Mahdessi Arakel Dad*, fils d'un riche banquier, né en 1753, à Gamaragole, village de la Grande-Arménie.

Doué du génie de la mécanique, il se rendit à Constantinople, où il construisit, sur la demande du Sultan, plusieurs machines remarquables pour la fabrication des poudres, du drap et pour la fonderie des canons.

Le Sultan Sélim III lui confia, en 1795, l'inspection de la poudrerie du village Azadlou, près de Constantinople.

Le schah de Perse ne put obtenir de Mahmoud II que Arakel Dad lui fut envoyé pour construire des machines en Perse aussi.

Il mourut à Constantinople en 1812, justement appelé par les Orientaux *Le Vaucauson de l'Arménie*.

Il laissa son fils Ohanès (Jean) et son petit-fils Boğhos, dignes héritiers de son génie et de ses vertus patriotiques.

HAIG

Père de la nation arménienne, descendait de Japhet par Gonner et Torkom.

Il prit part à la Construction de la Tour de Babel dont l'architecte était son père.

A la mort de son père, n'ayant pas voulu obéir à Bel ou Belus (Nemrod), il se rendit, avec 3.000 personnes de ses partisans, en Arménie, son pays natal.

Bélus lui déclara la guerre, et dans une rencontre qui eut lieu sur les bords du lac de Van, Haïg le tua d'un coup de flèche et resta maître du pays.

C'est de son nom que les Arméniens se sont appelés jusqu'à présent *Haï* ou *Haïks*, et l'Arménie *Haïasdan*, c'est-à-dire, pays des *Haïgazounks*.

Haïg mourut à l'âge de 99 ans, 2275 av. J.-C. La Ville de Van en son temps, s'appelait Haïgavan

A. ATHANASSIAN.

Quelques Dates Historiques

521. Darius Ier Hystaspe. Mention de l'Arménien Dadarchich sur l'inscription de Bissoutoun.

— Darius envoie un Persan, son serviteur, en Arménie (Bissoutoun).

484-406. Hérodote. Il donne de précieux renseignements sur les marins arméniens, qui pratiquaient la navigation fluviale sur l'Euphrate, d'Arménie à Babylone

401. Xénophon, à la tête des Dix-Mille, traverse une partie de l'Arménie.

190-10. L'Arménie sous la dynastie d'Artaxias (Ardachès).

51-50. Cicéron, gouverneur de la Cilicie. En un an, il tire de cette province quasi ruinée la somme de 2.200.000 sesterces (1 sesterce : 0 fr. 20).

2-53. Dynasties étrangères.

53-287. Arsacides d'Arménie. Epoque païenne

287-428. Arsacides d'Arménie. Epoque chrétienne.

- 301 (?) Conversion officielle de l'Arménie au christianisme, sous le règne du roi Tiridate III. Œuvre de Grégoire l'Illuminateur.
414. Invention de l'alphabet arménien, par Mesrop et Sahak.
428. Chute de la dynastie arsacide d'Arménie.
- 429-885. L'Arménie sous les dominations perse, byzantine et arabe.
- circa 450. Premiers essais de traduction de la Bible en arménien.
- 867-1025. Empereurs byzantins, d'origine arménienne : Maurice, Basile Ier, Constantin VII, Porphyrogénète, Jean Tzimiscès, Basile II, etc., constituent la période de l'histoire byzantine que Krumbacher a dénommée « der Höhepunkt oströmischer Machtfülle unter der armenischen Dynastie. »
- 885-1045. Dynastie des Bagratides en Arménie, avec Ani pour capitale.
- 914-1080. Dynastie des Ardzrouniq dans le Vaspourakan, avec Van pour capitale.
- 962-1064. Dynastie des Bagratides à Kars (branche cadette).
- XI^e siècle. Royaume arménien en Albanie du Caucase.
- 2^e moitié du XI^e siècle. Invasions des Turcs Seldjoukides en Arménie. Ils s'emparent d'Ani, 1045.
- 1080-1196. Principauté arménienne en Cilicie. Barons.
- 1196-1342. Royaume d'Arméno-Cilicie, sous les dynasties arméniennes Rou-bénienne et Héthoumienne.
- 1342-1375. Royaume d'Arméno-Cilicie, sous les Lusignan.
1393. Léon VI, dernier roi d'Arménie, meurt à Paris.
- XIII^e-XV^e siècle. Invasions et domination des Mongols dans la Grande Arménie. Tamerlan, Gengis khan.
1453. Prise de Constantinople par les Turcs Ottomans. Création du patriarcat arménien à Constantinople.
- XVI^e-XIX^e siècle. L'Arménie sous les dominations turque et persane.
1715. Fondation de la Congrégation mékhithariste à Venise, qui devient le foyer de la culture arménienne.
1828. L'Arménie partagée entre la Russie, la Perse et la Turquie.
1863. Constitution nationale, octroyée aux Arméniens par le sultan.
- 1878 (mars). Traité de San Stefano. Promet des réformes aux Arméniens (article 16).
- 1878 (13 juillet). Traité de Berlin (article 61).
1887. Fondation du premier parti politique arménien, Hentchakiste.
1894. Début de la politique de massacres.
1908. Avènement des Jeunes-Turcs. Turquisition et islamination à ou-trance.
- 1913-1914. Projet des grandes Puissances (France, Russie, Angleterre, Allemagne) présenté par les ambassadeurs de ces puissances à Constantinople, divisant l'Arménie en deux régions, ayant chacune à sa tête un gouverneur chrétien européen.

Frederic MACLER,
*Professeur à l'École nationale
 des Langues Orientales Vivantes.*

